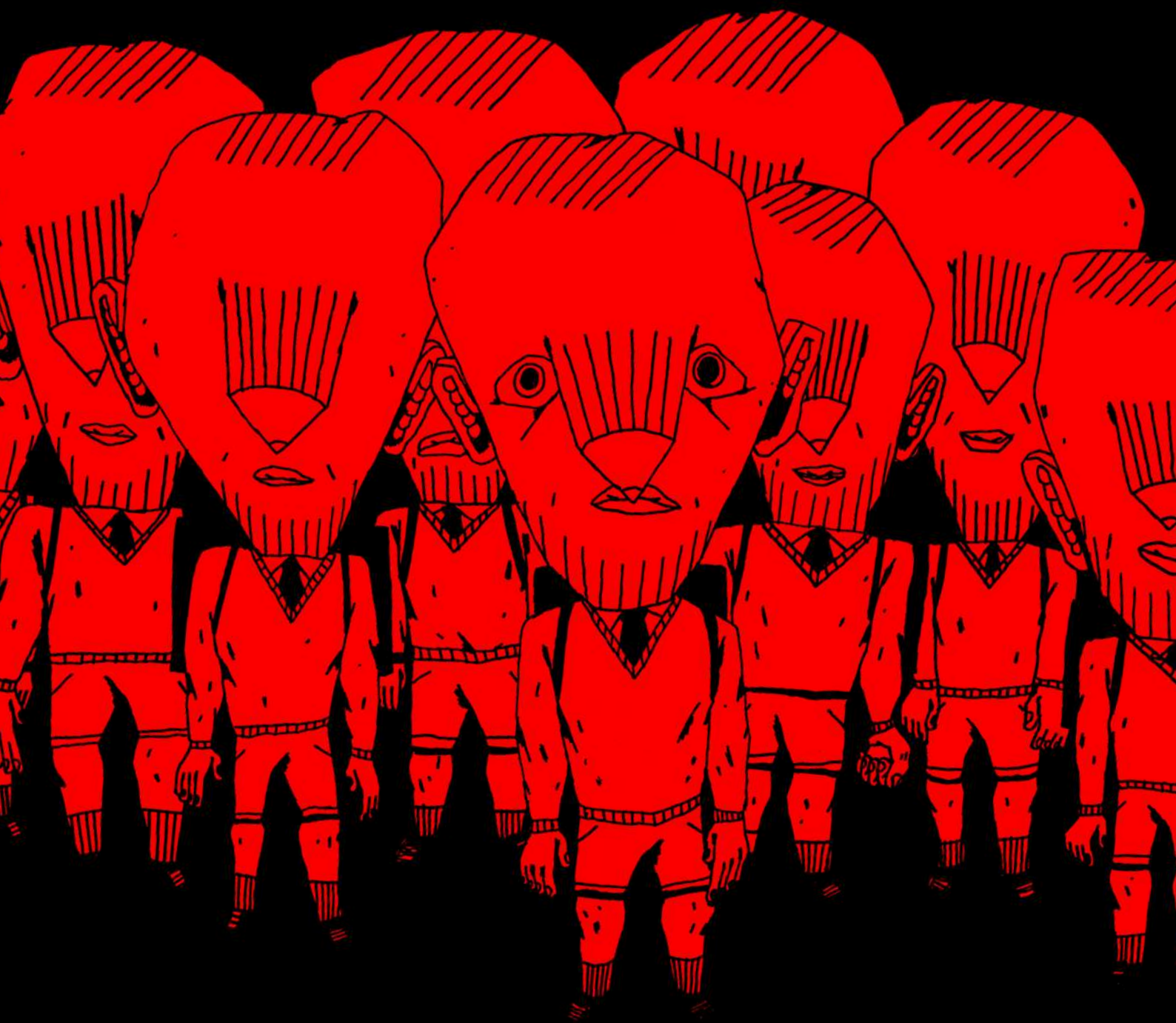


le 20 novembre

REVUE DE PRESSE



focus

Le Théâtre National de Nice s'engage aux côtés de la jeune création

En 1969 naissait le Théâtre National de Nice, tout nouveau Centre Dramatique National dirigé par Gabriel Monnet, figure de la décentralisation et inlassable curieux. 50 ans plus tard, alors que Muriel Mayette-Holtz, nouvellement nommée, succède à Irina Brook, le Théâtre poursuit ses missions de soutien à la création auprès de grands noms mais aussi de jeunes talents. Quant aux projets pédagogiques, ils impliquent intelligemment les élèves, et prolongent le désir artistique d'aiguiser le regard sur le langage, sur le monde et sur soi.

Le 20 novembre

CRÉATION / DE LARS NORÉN /
MIS EN SCÈNE SAMUEL CHARIERAS

Après une adaptation du *Horla* de Guy de Maupassant la saison dernière, Samuel Charieras revient au Théâtre national de Nice avec *Le 20 novembre* de Lars Norén. Une plongée dans les affres et les impasses d'un esprit torturé.

Le 20 novembre 2006, dans l'enceinte du lycée d'Emsdetten, en Allemagne, un jeune



Le comédien et metteur en scène Samuel Charieras.

homme de 18 ans, ancien élève de l'établissement, fait feu sur des adolescents et des professeurs avant de se donner la mort. Sebas-

tian Bosse avait minutieusement préparé son geste. Depuis deux ans, il transcrivait au sein de son journal intime les pulsions destructrices et nihilistes qui l'habitaient. C'est à partir de ce journal que Lars Norén a écrit *Le 20 novembre*, monologue théâtral qui nous plonge dans le labyrinthe d'une conscience en souffrance. « Ce texte monolithique dont la parole s'apparente à un cri, explique Samuel Charieras, prend la forme d'une justification, passant sans cesse d'un regard lucide et cohérent à la manifestation d'une violence irrépressible, humainement insoutenable. »

Le passage au meurtre

Seul sur le plateau, le jeune comédien se met lui-même en scène (David Ayala signe la

direction d'acteur), donnant corps à un texte qui fait écho aux nombreuses tueries, plus ou moins récentes, ayant touché l'ensemble de la population mondiale. Quel motif peut pousser des hommes à en assassiner d'autres ? « Quel est le moment de bascule qui transforme le désespoir d'un individu en un geste assassin et suicidaire ? » C'est le mystère qui entoure ces questions que Samuel Charieras souhaite éclairer à travers sa création de l'œuvre de Lars Norén. Un mystère qu'il cherche à mettre à distance des figures trop simplistes de monstre et de citoyen sociopathe.

Manuel Piolat Soleymat

Du 8 au 11 janvier 2020 à 20h30.

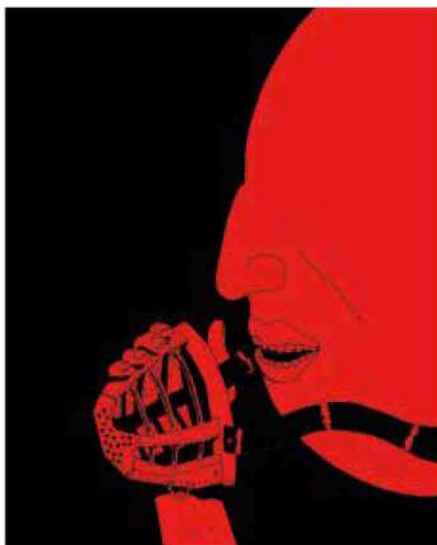
AU TNN, UNE FUREUR DE VIVRE

Il s'appelait Sebastian Bosse, était fasciné par les armes à feu et vivait dans la petite ville allemande d'Emsdetten.

Le 20 novembre 2006, ce garçon est passé aux actes, animé d'un projet meurtrier : abattre le plus possible d'êtres humains dans son ancien lycée. 37 blessés au total, le pire a néanmoins été évité, aucun décès n'étant à déplorer. Aucun si ce n'est celui du tireur fou, tué par la bombe dont il voulait faire usage pour amplifier son massacre. Jeune homme de son temps, Sebastian Bosse commentait ses faits et gestes, et ses pensées, sur les réseaux sociaux, tout en tenant un journal intime. Mal-être, haine de l'autre, sentiment d'exclusion, dans toute sa radicalité, ce journal est devenu le matériau d'un texte de théâtre, titré *Le 20 novembre*, écrit par le dramaturge suédois Lars Norén. C'est cette colère d'un anonyme, glaçante d'effroi et d'horreur, qui

résonne dans les mots de l'auteur. Il en résulte un monologue béant qui plonge dans le gouffre des névroses de nos sociétés modernes. Et si le monstre venait de « nous » ? Pour faire écho à ce texte rageur, Samuel Charieras, un jeune acteur d'ici, s'est jeté dans la gueule du loup. À la fois metteur en scène et interprète, il a imaginé un spectacle qui se double d'une dimension musicale, comme une enveloppe à fleur de peau autour du personnage. Impressionnant Mercutio dans le *Roméo et Juliette* du TNN la saison passée, il va se glisser dans la peau du tueur et donner corps à ses mots sous haute tension, avec toute l'animalité fiévreuse qui émane de son jeu. Loin de toute complaisance doloriste, on parie sur Samuel Charieras pour insuffler à cette traversée des ténèbres une respiration éclairée.

**Le 20 novembre au
Théâtre National de Nice
du 8 au 11 janvier / www.tnn.fr**



COMMENT EN SOMMES-NOUS ARRIVÉS LÀ ?

Théâtre - Nice. 22 juillet 2011, 22 mars 2012, 15 avril 2013, 7 janvier 2015, 13 novembre 2015, 12 juin 2016, 14 juillet 2016, souvenir brûlant pour les Niçois... Autant de dates d'attentats que de questions. Inspiré par un texte de Lars Norén, dans *Le 20 novembre*, Samuel Charieras interroge : Pourquoi des hommes en assassinent d'autres ? Pour quelles raisons ? Comment en sont-ils arrivés là ? Comment en sommes-nous arrivés là ? La dramaturgie de Cyril Cotinaut exacerbe cette création. Mercredi 8, jeudi 9, vendredi 10, et samedi 11 janvier, à 20 h 30. Théâtre national de Nice. Tarifs : 24 €, réduit 13 €, enfants 8 € (conseillé à partir de 15 ans). Rens. 04.93.13.19.00. www.tnn.fr.



RÉGION / THÉÂTRE NATIONAL DE NICE /
CRÉATION / DE LARS NORÉN /
MIS EN SCÈNE / SAMUEL CHARIERAS

Le 20 novembre

Samuel Charieras revient au Théâtre national de Nice avec *Le 20 novembre* de Lars Norén. Une plongée dans les affres et les impasses d'un esprit torturé.



© D. R.

Le comédien et metteur en scène Samuel Charieras.

Le 20 novembre 2006, dans l'enceinte du lycée d'Emsdetten, en Allemagne, un jeune homme de 18 ans, ancien élève de l'établissement, fait feu sur des adolescents et des professeurs avant de se donner la mort. Sebastian Bosse avait minutieusement préparé son geste. Depuis deux ans, il transcrivait au sein de son journal intime les pulsions destructrices et nihilistes qui l'habitaient. C'est à partir de ce journal que Lars Norén a écrit *Le 20 novembre*, monologue théâtral qui nous plonge dans le labyrinthe d'une conscience en souffrance. Seul sur le plateau, le jeune comédien se met lui-même en scène (David Ayala signe la direction d'acteur), donnant corps à un texte qui fait écho aux nombreuses tueries, plus ou moins récentes, ayant touché l'ensemble de la population mondiale. Quel motif peut pousser des hommes à en assassiner d'autres ? « *Quel est le moment de bascule qui transforme le désespoir d'un individu en un geste assassin et suicidaire ?* » C'est le mystère qui entoure ces questions que Samuel Charieras souhaite éclairer à travers sa création de l'œuvre de Lars Norén. Un mystère qu'il cherche à mettre à distance des figures trop simplistes de monstre et de citoyen sociopathe.

Manuel Piolet Soleymat

Théâtre National de Nice - CDN Nice Côte
d'Azur, promenade des Arts, 06100 Nice.
Du 8 au 11 janvier 2020 à 20h30.
Tél. 04 93 13 19 00.



THÉÂTRE. SANS CONCESSION, SAMUEL CHARIERAS SONDE LES ABYSSES DU DÉSESPOIR

A partir d'un texte de Lars Noren, « le 20 novembre », écrit à partir de la tentative désespérée d'un jeune allemand de commettre un massacre dans son ancien lycée et l'exploration de la préparation de cet acte, le comédien se met en scène au Théâtre national de Nice. Il nous entraîne dans un univers terrible.

En novembre 2006, en Allemagne, un étudiant de 18 ans, Sebastian, retourne dans son lycée pour « tuer le plus grand nombre d'élèves et de professeurs ». Une tentative en partie avortée puisque le jeune homme sera le seul mort de cet épisode sanglant. De cette tragédie, Lars Noren va tirer un texte fort, dérangeant comme pour nous forcer à voir, à ne pas détourner les yeux. « Regardez-moi ou me regardez pas. Comme vous voudrez. Vous serez de toute façon tôt ou tard obligés de me regarder », lance Sebastian. Samuel Charieras, s'est saisi de ce long monologue écrit par Noren comme un cri de douleur. Dans une sorte de mise en abîme, il joue et se met en scène, pour explorer les tréfonds de cet esprit peut-être torturé mais qui, dans le fond nous interroge sur les mécanismes d'un acte épouvantable. Pas tant par le sang versé que par l'engrenage infernal.

Le théâtre est bien sûr texte avant que d'être. Ce n'est jamais suffisant. Samuel Charieras entre dans cette gangue formée par les lettres, les mots et les phrases. Tout doucement, au départ. La voix se fait fine, le mouvement du corps, lent. Il se meut dans un espace scénique saisissant (scénographie Jean-Luc Tourné). Un cube comme une cage légère mais déjà oppressante. Un peu comme une toupie qui commence à tourner jusqu'à l'aveuglement, jusqu'à l'hypnose, nous entrons dans cet esprit sans doute torturé mais trempé dans une réalité terrible. Sebastian/Samuel échange avec lui-même autant qu'avec un autre: un miroir sans face où se perdre. L'espace est envahi de projections, drôle de bonhomme en nez-crayon, étonnante création du dessinateur Nino. Les dimensions disparaissent, le cube bouge et se transforme en labyrinthe, sillon insondable de l'esprit humain, celui de Sebastian décidé à aller jusqu'au bout de la nuit.

Entrer dans les méandres de celui qui ne comprend plus un monde qu'il aurait pourtant tellement voulu embrasser dans tous les sens du terme. L'idée explose avec la voix et la gestuelle de Samuel Charieras, une mutation dont le corps sec fait résonner le son terrible dans un univers devenu indépassable et insurmontable. L'espace est envahi, saturé par des sons signés I.N.C.H. et Al'Tarba. L'emprisonnement n'est pas loin au diapason du paroxysme voulu par le comédien. L'agonie annoncée qui vous prend comme une pieuvre assoiffée. Le questionnement est intense, réel, humain. Le mal-être palpable qui vibre jusqu'au tréfonds de celui qui ne veut pas entendre la plainte tant il sait qu'elle est vraie. Partagée. Il sonne sans fin jusqu'à l'annonce du seul chemin possible. La croix de Faust peut s'effondrer. La mort, seule. Ultime sortie.

On en sort exténué. Meurtri. Samuel Charieras fait partie de ces comédiens qui vous entraînent dans l'univers qu'ils créent sur scène, dans des abysses interdits du désespoir qu'il sonde sans concession.

LE 20 NOVEMBRE

20 novembre 2006, Emsdetten, Allemagne, Sebastian prend le chemin de son ancien lycée. Tel l'ange exterminateur qu'il est devenu, il y va pour tuer un maximum de professeurs et d'élèves avant de se suicider. "Si je n'arrive pas à trouver un sens à la vie / je vais de toute façon trouver un sens à la mort / mais je ne partirai pas seul." L'onde de choc provoquée par le drame traverse les frontières. Sebastian se préparait depuis deux ans et a laissé un journal intime et des enregistrements qui en attestent.

Lars Norén s'est emparé des mots de l'adolescent pour écrire sa pièce "Le 20 novembre". Car des Sebastian il n'en existe pas qu'en Allemagne. "Vous avez intérêt à piger qu'on est nombreux / avant qu'il ne soit trop tard." Le dramaturge suédois a compris l'universalité du cri et pour la première de sa pièce en 2007 au festival de Liège, il met en scène son monologue avec une actrice, Anne Tismer. En effet, le texte original ne précise aucun nom / prénom / lieu / âge. Mais l'état des lieux d'une souffrance qui a commencé au tendre âge de 6 ans pour un passage à l'acte à 18 ans. Un compte à rebours d'1h12 avant l'irréparable.



Le comédien Samuel Chariéras a choisi ce texte fort pour sa première mise en scène. Il se fait porte-voix de l'enfermement, de la machine infernale mise en branle et que rien ne semble pouvoir arrêter. Pas même l'amour d'une famille attentionnée. L'intention de l'auteur dépasse la tragédie allemande pour mettre la lumière sur une certaine jeunesse qui ne croit plus en rien. Lars Norén : "Afin d'inscrire leur passage sur la terre, ils se sentent contraints d'accomplir quelque chose de terriblement meurtrier. Tuer signifie se tuer soi-même. ... Leur situation est si compliquée qu'ils se sentent programmés pour le meurtre ou le suicide."

Cette pièce est un appel à comprendre ce cheminement, cette souffrance. Ce hurlement intérieur et silencieux qui ne s'exprime que quand il est trop tard. Comprendre plutôt que juger. Écouter mais surtout entendre une bonne fois pour toute. En effet, dans quelle mesure ne sommes-nous pas tous responsables de la société dans laquelle nous vivons ? "Vous êtes pas innocents. Vous applaudissez avec des épines dans les mains." Le théâtre de Lars Norén se veut réel et vrai, plutôt que du divertissement. Son texte est un rappel face aux dangers de la banalisation de la violence. Tel un funeste glas il ne cesse de résonner depuis 2007 dans de nombreuses versions et glace toujours autant le sang face au laisser-faire en place auquel nous consentons tous en restant silencieux.

2020, Samuel Chariéras convoque musique et visuels pour accompagner la force du message. Et vous ? "Vous êtes allés dans une école récemment ?"

Carine Filloux

Le 20 novembre

De Lars Noren

Traduction : Kathryn Ahlgren

Mise en scène et jeu : Samuel Chariéras

Direction d'acteur : David Ayala

Dramaturgie : Cyril Cotinaut

Musique et création sonore : I.N.C.H. et Al'Tarba

Dessins et animations : Nino

Moyens techniques création musicale : CIRM

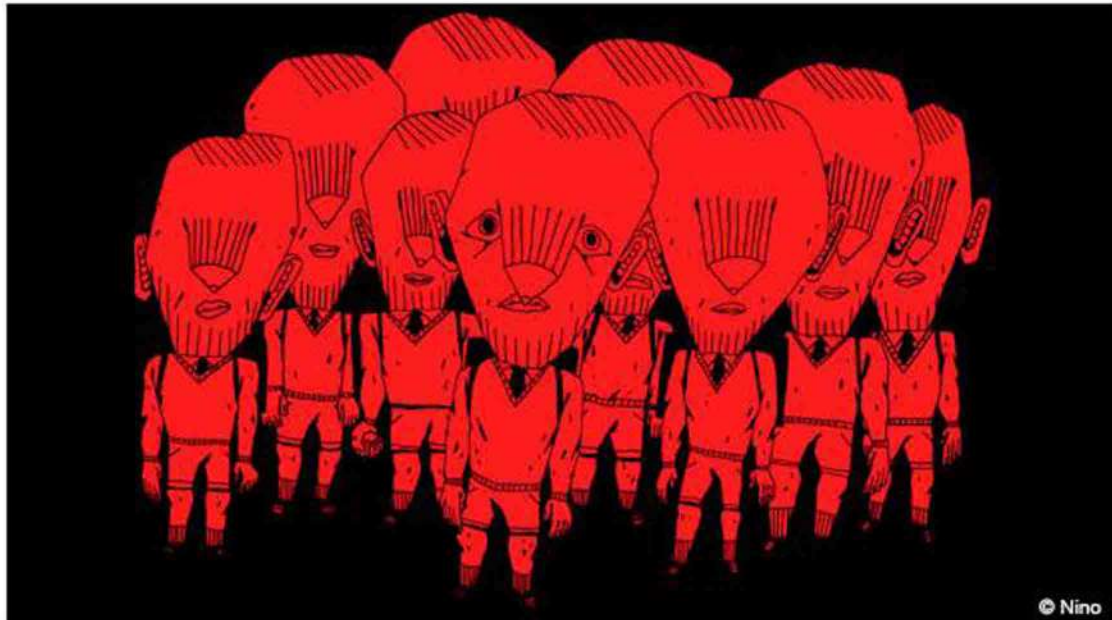
Durée : 1h20

Du 8 au 11 janvier 2020 à 20h30 au Théâtre National de Nice - <https://www.tnn.fr/fr/spectacles/saison-2019-2020/le-20-novembre>

La haine

Le 20 Novembre

Par marianededouhet



(c) Nino

INFOS

Le 20 Novembre

Genre : Théâtre

Texte : Lars Norén

Conception/Mise en scène : Cyril Cotinaut, David Ayala, Samuel Charieras

Distribution : Samuel Charieras

Lieu : Théâtre National de Nice

A consulter : <https://www.tnn.fr/fr/spectacles/saison-2019-2020/le-20-novembre>

On ne présente plus le texte de Lars Norén, devenu un classique contemporain de l'écriture du mal-être adolescent tendance asphyxie nordique : « Le 20 novembre », référence en matière de cri de haine d'un jeune d'aujourd'hui, glaçant de normalité, biberonné à la violence banale, aussitôt digérée en sang-froid assassin. La réussite de la proposition de Samuel Charieras, qui interprète Sebastian, meurtrier en gestation, tient à un corps, le sien, à la nervosité voûtée qu'il lui imprime, à ses joues creuses et à son regard d'écorché vif qui composent la silhouette du malaise. Le comédien donne à voir physiquement le magma de haine qui précède le découpage en mots. Dans l'obscurité blafarde de la scène, il égrène la litanie pétrie de souffrance et de ressentiment du protagoniste, donnant à celui-ci une incarnation plus fragile que guerrière. Sur scène, une structure en forme de cube évoque l'étau psychique de Sebastian, son horizon réduit – celui de sa vie qu'il juge « ratée ». Un dispositif ingénieux qui, par le jeu mobile des panneaux, compose des angles, des coins, dans lesquels Sebastian s'isole ou se cogne ; évoluant constamment entre ces panneaux (laissant voir en transparence), l'adolescent semble chercher une introuvable place, retranché derrière eux comme il l'est de sa propre existence – une déréalisation qui le mènera au massacre, seule promesse de lumière, aussi morbide soit-elle. Projetés en surimpression sur les panneaux, les dessins de l'artiste Nino composent un élément scénique original figurant la nature naïve et menaçante, puérile et ténébreuse, des fantômes qui agitent l'esprit du jeune homme : des créatures étranges au nez en forme de crayon, sortes de démons de l'écriture, alimentant et recueillant la parole du protagoniste dans ses journaux intimes, dont le texte est le contenu imaginé. Reste le texte, donc. Sans fioriture, il puise sa force dans la brutalité sans accalmie du personnage, à qui il prête des interrogations formulées si littéralement (de mémoire « mais pourquoi ne suis-je pas normal ? »), à qui il fait proférer des critiques si basiques, clichées et attendues (d'une société de consommateurs grégaires, de la cruauté des adolescents...) qu'on se lasse devant l'expression, banale, d'un sentiment d'inadaptation – qui lui ne l'est pas ; la critique de la normalité étant devenue ces dernières années, aussi commune que la normalité.



TNN – LE 20 NOVEMBRE, de Lars Norén – Mise en scène et jeu de Samuel Chariéras

Du 8 au 11 janvier au TNN, Samuel Chariéras a proposé une mise en scène frappante qui a tenté de faire écho à un profond questionnement : quelle souffrance pousse ces hommes à passer à l'acte ?

Le 20 novembre 2006, dans l'enceinte de son ancien lycée d'Emstetten, en Allemagne, un jeune homme de 19 ans tire sur des élèves et des professeurs avant de se donner la mort.

Il avait préparé son geste en notant dans des carnets les pensées hostiles à la société qu'il « ruminait » depuis plusieurs années. C'est d'après ce journal intime que l'auteur Suédois Lars Norén a écrit « Le 20 novembre », un monologue qui plonge les spectateurs dans la tête torturée d'un garçon qui crie sa haine de la société.

Depuis qu'il l'avait lu, Samuel Chariéras poursuivait l'idée de l'interpréter et de le mettre en scène pour donner à entendre une parole forte en partageant ce texte avec les spectateurs. Un texte qui chemine dans leur tête au-delà du temps de la représentation. C'est un cri de désespoir sur la noirceur de l'existence et le manque de perspectives qui se présentent à la fin de la scolarité. « Tout ce que j'ai appris à l'école c'est que je suis perdant ! »

Avec un enseignement scolaire cadré et dogmatique, le jeune homme perçoit l'école comme un lieu de répression qui prépare à être des adultes d'une société soumise et formatée. « Les ratés ! Nous sommes de plus en plus nombreux. Une armée de losers ! » dit-il en se jugeant inapte au bonheur soumis par les médias.

Le texte prend toute sa valeur grâce à l'interprétation de Samuel Chariéras qui a un jeu intense pour dire ce texte.

Il lui tient particulièrement à cœur de le faire résonner sur un plateau de théâtre et de donner à entendre cette parole au plus grand nombre possible de témoins de la société actuelle. « Faire réfléchir et réagir le spectateur. Pourquoi des hommes en assassinent-ils d'autres ? Pour quelles raisons ? Comment en sont-ils arrivés là ? » dit-il.

Passionné de jeux vidéo, le tueur s'y est entraîné à faire la guerre, il est seul maintenant face à tous les autres, de même que le comédien est seul face au public. A chaque représentation, Samuel Chariéras doit faire en lui tout le cheminement de ce jeune homme dont les tourments le conduiront à l'acte ultime : tuer le plus grand nombre d'élèves et de professeurs dans cette école où il ne s'est jamais senti apprécié « Vous n'êtes pas innocents ! » leur dit-il alors qu'il sait qu'il n'y survivra pas. Déterminé et violent, son discours a quelque chose de logique. Il n'accepte pas ce monde où l'individu est soumis à un parcours obligatoire et programmé. « *Tu te crois heureux, mais t'es juste adapté à ton boulot... Une vie sans intérêt* », dit-il.

Au jeu du comédien, se superposent d'excellents dessins de personnages dont le nez se termine en crayon pointu, bien taillé. Qu'a voulu signifier le dessinateur Nino ? On suppose qu'il fait référence à l'écriture du journal intime de ce jeune homme qui utilisait sa plume comme arme avant d'en saisir une « pour du vrai » et de faire feu. Cet événement fait écho à d'autres massacres, plus ou moins récents et on pense à la tuerie de Columbine aux Etats-Unis, au cours de laquelle 15 personnes périrent.

En écrivant une fiction fondée sur un fait réel, Lars Norén nous renvoie à nos responsabilités, à nos haines de toutes sortes.

Recroquevillé en boule au sol et entouré d'horloges dessinées, Samuel Chariéras continue à dire son texte et à mettre son plan à exécution. « Il n'y eut qu'un mort ce jour-là. Lui-même ! » Un spectacle fort intéressant et transmis avec énergie (David Ayala signe la direction d'acteur) !

Caroline Boudet-Lefort



Création et production du #tnn06.

📷 prises au CIRM lors de la production musicale.

✍ Caroline Boudet-Lefort



Chant du bourreau

Au Théâtre National de Nice, **Samuel Charieras**, se glisse dans la tête d'un adolescent, tueur en puissance. L'acteur donne vie au **20 novembre** de Lars Norén. **PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE**

Le 20 novembre 2006, à Emsdetten, petite ville tranquille de Rhénanie-du-Nord-Westphalie (Allemagne), un jeune homme de dix-huit ans s'apprête à commettre l'irréparable, une tuerie de masse. Nerveux, déterminé, il prépare depuis deux ans maintenant son macabre dessein. Lourdemment armé, il va dans un peu plus d'une heure faire irruption au sein de son lycée, le Geschwister Scholl-Schule dans le but de se venger de tous ceux qui le martyrisent depuis l'enfance.

Né dans une famille simple, Sebastian Bosse n'a rien à reprocher à ses parents, à son frère, à sa sœur, bien au contraire. Il les aime, regrette de devoir leur faire du mal. Mais il ne peut plus supporter les vexations de ses camarades. Intelligent, un brin dépressif, solitaire, il rumine, ne comprend pas le monde qui l'entoure. Il n'entrevoit aucun espoir. Sa vie est déjà réglée : humiliations, boulot, petite retraite et mort. À quoi bon vivre dans ce néant ? Il s'y refuse. Ils se sont moqués de lui, l'ont traité en sous-homme, ils vont s'en souvenir. Il veut rentrer dans l'histoire, faire un coup d'éclat, tuer ses bourreaux avant de se suicider.

Appel au secours, détresse, perte de la réalité, volonté d'en finir ? cette folie meurtrière, même si Sebastian Bosse sera le seul mort

de cette triste journée, questionne. Entre fascination morbide et réflexion psychologique, Lars Norén plonge dans la psyché de ce jeune homme. Apparemment ému par ce fait divers, il s'approprie les textes, les vidéos qu'il a postées peu de temps avant de passer à l'acte, s'en nourrit pour en extraire le récit glaçant d'une machine à tuer. Depuis longtemps amour, tendresse et compassion ont déserté le cœur de Sebastian pour ne laisser que blessures, violence et rage. L'écriture secoue. Aucun pathos, juste une réalité crasse, un état du monde.

Créé en 2007 par Anne Tismer, comédienne de la Schaubühne, ce monologue n'a pas pris une ride. Il sonne toujours aussi juste, fait écho au mal-être de nos sociétés contemporaines. Avec fébrilité et intelligence, Samuel Charieras donne corps et chair à ce jeune allemand, un peu raciste, mais viscéralement anti-nazi – les stigmates de la guerre. Conseillé par Cyril Cotinault à la dramaturgie et par David Ayala à la direction d'acteurs, il livre une interprétation sobre et troublante qui prend le temps d'attraper le spectateur, de le cueillir au moment où il s'y attend le moins. Entre ombres et lumières, se cachant derrière des panneaux grisés, le comédien impose sa vision de cet uppercut théâtral.

LE 20 NOVEMBRE
de Lars Norén,
jeu et mise en
scène de Samuel
Charieras, à
voir à Avignon le
Off pendant le
festival

LE CRI DE DOULEUR D'UN ASSASSIN-VICTIME

DANS SA PIÈCE « 20 NOVEMBRE », LE COMÉDIEN ET METTEUR EN SCÈNE SAMUEL CHARIERAS TENTE DE COMPRENDRE POURQUOI UN JEUNE HOMME ÂGÉ DE 18 ANS EST RETOURNÉ DANS SON ANCIEN COLLÈGE POUR TUER. UNE PSYCHANALYSE DE LA SOCIÉTÉ QUI INTERROGE NOTRE RAPPORT À L'HUMAIN.



Samuel Charieras, metteur en scène et acteur de sa pièce *20 Novembre*. Crédit : E.Negre

Samuel Charieras propose une adaptation du texte de Lars Norén, *Le 20 novembre* (2007). L'auteur suédois avait réécrit le journal intime de Sebastian Bosse, un jeune homme de 18 ans retourné dans son collège équipé d'armes lourdes et d'explosifs. Le 20 novembre 2006 à Emsdetten en Allemagne, il avait blessé 37 personnes avant de se suicider.

Dans un monologue de près d'une heure trente, Samuel Charieras nous emmène dans la chambre de l'adolescent. C'est ici que Sebastian prémédite son passage à l'acte. Alors que le spectateur imagine un tueur violent et dénué de sentiments, il se retrouve face à un jeune homme frêle, s'excusant à plusieurs reprises de ce qu'il s'apprête à commettre. « *Ce sont les hommes qui sont à l'origine des actes de barbarie* » explique Samuel Charieras, metteur en scène et unique acteur de la pièce. Il écarte l'image du « *monstre* » ou du « *sociopathe* » et se concentre sur le processus de radicalisation. Il ne cherche pas à retranscrire la violence de l'acte. La fusillade n'est pas abordée sur scène. Ce qui l'intéresse c'est la violence symbolique et parfois physique subie par Sebastian. Comment un adolescent en vient à vouloir commettre une fusillade et de manière générale comment l'humain devient-il inhumain.

« Tout ce que j'ai appris à l'école, c'est que je suis un perdant. Je hais les gens »

Extrait d'un texte publié par Sebastian Bosse sur les réseaux sociaux, la veille de son passage à l'acte

Le spectacle laisse place à la parole. Quelques animations sonores (I.N.C.H, Al'Tarba <http://www.afx.agency/portfolio/altarba/>) et graphiques (Nino) l'accompagnent. Le comédien parle à travers un cube de verre sur lequel sont projetés des dessins de personnages mi-humains, mi-monstres dont le style, emprunté à l'art absurde, renforce la tension sur scène. Parfois les quatre murs se séparent et évoluent dans l'espace. La boîte depuis laquelle nous parle Sebastian se transforme en labyrinthe. Ces quatre murs se révèlent être le reflet de ses états émotionnels. Ces animations appuient le rythme du spectacle mais pourraient presque disparaître tant la présence de Samuel Charieras retient le public.

« Regardez-moi ou me regardez pas. Comme vous voudrez. Vous serez de toute façon tôt ou tard obligés de me regarder »

Extrait de la pièce *20 Novembre*, Samuel Charieras

Dès les premières minutes le public est pris pour cible. « *Vous êtes ici par plaisir, pour passer du bon temps* » leur assène le jeune homme. La pièce laisse place à une parole brute et sans concession. À travers lui s'exprime un adolescent en colère. Humilié et frappé par des élèves à l'école. Au fil de la pièce, il passe d'une critique de la société parfois lucide et compréhensive à un discours haineux. L'éternel débat refait surface : comprendre est-ce être complice de ses actes ? Charieras se concentre sur les souffrances qui habitent son personnage et cherche à saisir le moment de bascule. L'instant où un être humilié devient assassin. C'est en partie sur ce moment de bascule que le metteur en scène tient en haleine son spectateur. La démarche peut rappeler celle de Damian Szifron, le réalisateur du film *Les nouveaux Sauvages* (2014) dans lequel des individus, en apparence totalement normaux, sombre dans la folie et la barbarie face à une réalité parfois violente et imprévisible.

Un pari réussi. Une heure trente seul sur scène avec un décor rudimentaire. Le projet était risqué. Pourtant Samuel Charieras réussit à nous emmener exactement là où il veut. C'est-à-dire là où on ne veut pas aller. Dans la part sombre d'esprit humain. Là où les instincts animaux ne sont pas réprimés et laissent place à la violence. Le tueur devient victime. Le spectateur complice. Un face à face quelque peu déroutant.

Julien Morceli